

Description et vécu

Pierre Vermersch

Je livre ce texte à la discussion bien qu'il soit encore largement en chantier. Ma volonté de dépasser les évidences connues sur ce que sont une « description », un « vécu », m'a entraîné dans des difficultés que je n'avais pas anticipé. Je serais donc heureux de tester les formulations actuelles à l'aune de votre lecture amicale et critique. Le point E n'est pas développé.

Introduction

Nous venons des effets perlocutoires (le chapitre précédent). Décalons maintenant notre point de vue. Passons du point de vue centré sur le « **comment** questionner » à un point de vue complémentaire centré sur « **quoi** » questionner. Je peux savoir questionner et ne pas savoir quoi questionner, l'expertise d'intervieweur n'implique pas l'expertise de l'enquêteur ou du chercheur.

Le premier point de vue était centré sur la formulation des relances et des questions, parce qu'organisé autour de l'obtention et du contrôle de leurs effets perlocutoires, et ce afin de créer et de conserver les conditions de l'entretien d'explicitation. Le second point de vue, qui va nous occuper dans ce chapitre, sera centré sur les aides à la recherche d'information : qu'est-ce que faire expliciter le vécu ? Quels fils conducteurs pour dérouler un entretien sur un vécu particulier ? Qu'est-ce que questionner le vécu de l'action ? Les réponses tournent toutes autour du thème de la description. Nous n'avons pas fait tout ce travail de création des conditions (évocation, situation spécifiée) pour simplement recueillir n'importe quelle parole, mais bien pour pouvoir documenter le vécu du passé de référence, c'est-à-dire le faire décrire avec toute la précision utile pour le rendre intelligible.

Quelle est l'intelligence qui est à l'œuvre dans l'écoute de l'intervieweur, et lui permet de savoir quoi questionner, d'entendre ce qui n'est pas nommé pour le questionner (sans pour autant qu'il ait, lui, la connaissance précise de ce qui n'est pas nommé), de repérer des incomplétudes pour aller les chercher, comprendre en temps réel des insuffisances d'intelligibilité et agir avec ses mots pour tenter de les élucider. Pour clarifier ces questions nous allons aborder successivement les points suivants :

- **A / Épistémologie** : nous ne cherchons pas des verbalisations, mais la connaissance du non-verbal, c'est-à-dire le vécu dont la verbalisation ne sera que le révélateur. Nous cherchons des faits, qui nous permettent de prendre connaissance de l'inobservable, de l'activité privée de la personne, pour autant qu'elle y consente et dans les limites éthiques et déontologiques. Donc, nous cherchons à recueillir non pas « des verbalisations » en général, mais des verbalisations descriptives, bref des descriptions, si cela signifie des faits relatifs aux vécus.
- **B / Définition. Qu'est-ce qu'une description** ? A quoi s'oppose-t-elle : commentaire, explication, association, interprétation ?
- **C / Définition. Qu'est-ce qu'un vécu** ? Qu'est-ce qu'une description de vécu ?
- **D / Pratique de la description verbale de vécu : catégories génériques et catégories spécifiques des vécus.**
- **E / La régulation de la description : le dessin de vécu. Qu'est-ce que décrire** ? non pas dans un sens littéraire par exemple, mais plus qu'y a-t-il à décrire, comment réaliser une description de vécu, que nommer, que retenir, que ne pas noter, ou pas dans le même statut. Y a-t-il des principes qui président à la description de vécu. Comment suivre sa complétude, son niveau de finesse pertinent, sa production d'intelligibilité ?

A – Épistémologie. Le besoin de description.

La pratique de l'entretien d'explicitation s'origine dans la recherche en psychologie, dans le besoin d'accéder à l'inobservable, nous l'avons vu dans le chapitre \$\$ et ce faisant cette pratique a rencontré

des besoins similaires chez les praticiens, confrontés à l'élucidation des conduites des élèves, des stagiaires, des praticiens eux-mêmes, en particuliers quand elles sont erronées ou source de difficultés cf. \$\$\$. Mais il faut bien comprendre que dans tous ces cas de figure, la verbalisation sollicitée par l'entretien n'est qu'un moyen. Dans les faits, paradoxalement, nous ne sommes pas intéressés par les verbalisations en tant que telles, mais par ce qu'elle nous permette de découvrir, c'est-à-dire la connaissance du non-loquace⁶, et dont la verbalisation ne sera principalement que le révélateur. La verbalisation n'est que le « représentant » du vécu, sa carte, ce qui nous intéresse ce n'est pas la carte en elle-même, mais la connaissance du territoire qu'elle fait apparaître, sa référence. Et précisément, la verbalisation ne sera une source d'information utile que si elle porte sur le vécu lui-même, c'est-à-dire si elle le décrit pour le porter à notre connaissance⁷.

Par le questionnement, nous cherchons des faits, pour nous permettre de prendre connaissance de l'activité privée de la personne, pour autant qu'elle y consente et dans le respect des limites éthiques et déontologiques. Donc, nous cherchons à recueillir non pas « des verbalisations » en général, mais des verbalisations descriptives, bref des descriptions, si cela signifie nommer des faits relatifs aux vécus.

Il nous faut donc savoir discriminer dans les énoncés produits par celui qui est questionné, si cet énoncé est descriptif ou pas (polémique, interprétatif, explicatif, poétique etc.) ; s'il l'est, est-ce qu'il décrit bien ce que nous visons, c'est-à-dire le vécu et non pas ce qui n'est pas du vécu comme l'environnement, les stagiaires, les événements, les circonstances etc. Et dans les verbalisations descriptives de vécu ainsi obtenu, savoir repérer (en temps réel, de façon à réguler le déroulement de l'entretien) si la description est plus ou moins :

- complète/lacunaire,
- précise/floue,
- explicite/tacite,
- intelligible/obscur.

A chacune de ces interrogations correspondront dans la pratique de l'explicitation des interventions régulatrices (focalisation, fragmentation, reprise de l'évocation, reformulation du contrat de communication), et tout autant des modifications spécifiques du questionnement pour dépasser le lacunaire, le flou, le tacite ou implicite, l'inintelligible.

Pour clarifier tous ces points, je vais procéder en plusieurs étapes.

Dans un premier temps, je vais revenir sur le concept de description pour essayer de le clarifier et dépasser son sens intuitif, source de fausses évidences. Je vais ensuite préciser la spécificité de ce qu'est, non plus la description en général, mais la description d'une classe d'objets très particuliers : les vécus. Quitte à prendre le temps au préalable de revenir sur le concept de vécu lui-même. Je viendrais ensuite à la distinction capitale entre catégories génériques et catégories spécifiques de description du vécu. Et pour finir, je pointerai quelques aspects de l'activité régulatrice que doit maîtriser l'intervieweur pour accompagner la verbalisation descriptive des vécus.

B - Qu'est-ce une description, à quoi s'oppose-t-elle ?

Je propose de cerner la notion de description en procédant par opposition et en balayant successivement de quoi elle se différencie.

Description et silence : le choix de verbaliser et donc d'objectiver un vécu.

Toute description est une mise en mots, une verbalisation (orale) ou une écriture, par là elle s'oppose basiquement à la justesse vécue du silence, à l'authenticité de ce qui se donne dans la présence immédiate, à ce qui est fluant avant tout découpage par les mots, avant toute mise en forme catégorielle par les concepts.

Pour chacun, il y a une décision à prendre, savoir s'il veut jouer le jeu de la connaissance conceptuelle

⁶ J'utilise le terme de J-C Pignet, « non-loquace », renvoie au fait que tout de que je vis ne l'est pas sur le mode de la verbalisation, mais sur un mode silencieux composés d'actes, d'états, et même quand je parle, le vécu d'organiser ma parole est lui-même non loquace. Le vécu est fondamentalement non loquace, tout autant qu'en territoire n'est pas symbolisé, même si on peut le représenter par des symboles avec une carte.

⁷ Nous verrons dans le second livre, l'importance de ce point dans les méthodologies d'analyse des verbalisations dans le cadre de la recherche. La méthodologie ne portera pas sur l'analyse du contenu de la verbalisation (analyse sémantique, lexicale), mais sur ce qu'elle désigne : le déroulement du vécu.

(qu'elle soit scientifique ou praticienne), et tout ramener à des énoncés. Ce qui d'un côté va construire de nouvelles connaissances et de l'autre va inévitablement appauvrir, mutiler, simplifier, déformer et donc nécessairement construire une représentation du vécu de référence qui sera affligée de distorsions. Si l'on ne vaut pas payer ce prix de la distorsion, prendre ce risque, faire les compromis de la science, alors il ne faut pas aller vers la mise en mots et simplement vivre et transmettre par l'exemple. La verbalisation est le prix à payer pour pratiquer la connaissance conceptuelle. C'est un cas de conscience pour l'étude du subjectif, du privé, pour l'objectivation du subjectif, qui sera toujours plus ou moins infidèle à la référence. Le propre d'un représentant est d'être autre et cependant en relation avec son référent. Beaucoup font le choix du silence, on les rencontre à l'occasion, et rien ne prouve qu'ils n'aient pas raison de se taire.

Description et expression

Un autre cas de figure se présente, celui de l'expression. Pour rendre compte, témoigner de son expérience, il est possible non pas de la décrire, mais de l'exprimer. Même si les mots sont utilisés ce sera pour leur valeur affectante comme dans la poésie, leur valeur symbolique, emblématique, pas pour leur valeur conceptuelle qui pourrait prêter à discussion, à justification, à détermination du degré de véracité. L'œuvre romanesque est dans une position ambiguë suivant qu'elle prétend plus ou moins produire des descriptions littéraires. Le choix expressif est généralement beaucoup plus clair avec les expressions plastiques et artistiques : peinture, danse, chant, sculpture, architecture, jardin ... mais il ne manque pas d'expression artistique à visée conceptualisante comme le célèbre « Ceci n'est pas une pipe » de Magritte voir aussi l'ouvrage de (Thomas-Fogiel 2008) sur les relations entre la philosophie et l'art.

C'est un choix vital pour chaque personne, de savoir si elle trouve plus juste, plus vrai, plus authentique, plus adéquat, plus nécessaire, plus vital, de danser ce qu'elle ressent, d'exprimer son expérience par tous les modes d'expression possibles et imaginables, que de la verbaliser, de la décrire. En relation avec la vie, avec l'humain, avec la subjectivité, aller vers le concept est un choix qui a sa justification et sa valeur humaine, mais ce n'est qu'un des choix de vie possible et pour certains, un des plus inadéquats à la vie, à la pratique, à la sensibilité.

Ayant fait le choix du concept, ou tout au moins pour les praticiens, fait le choix de connaître de façon raisonnée le vécu de l'autre, il n'y a pas d'autres possibilités que de recueillir des faits, c'est-à-dire recueillir des descriptions. Dans les recherches touchant aux pratiques d'intervention, le premier temps peut être de recueillir des expressions non verbales à valeur symboliques (Legault 2009). Mais son exploitation se traduira par une mise en discours de ce qui est retenu de ces matériaux. Dans certaines disciplines ces descriptions peuvent se présenter comme des mesures, des diagrammes, des comptages, mais tôt où tard il faut tenir un discours en mots pour dire ce qu'elles signifient. Dans l'épistémologie exploratoire du point de vue en première personne qui vise la subjectivité singulière, la description sera en mots.

Pour aller plus loin, on doit maintenant discriminer entre description et explication, entre description et commentaire, entre description et interprétation, et tout d'abord il s'agit de savoir identifier ce qui n'est pas du vécu mais lui est relié.

Description du vécu et description du contexte.

Dans cette première discrimination, on retrouve les distinctions que j'ai proposées depuis les débuts de l'entretien d'explicitation (Vermersch 1994, 2010) sous le schéma des « informations satellites l'action », simplement on remplacera maintenant « action » par « vécu ».

« Vécu », contient toutes les propriétés de la vie subjective, y compris celles qui relèvent de l'accomplissement des actes (mentaux et matériels).

Ainsi, on ne confondra pas la description du contexte (par exemple, les machines utilisées, la disposition des lieux, l'interlocuteur, les élèves, les circonstances) avec la description du vécu de la personne dans ce contexte.

Par exemple, c'est une chose que la verbalisation rapporte les propos de l'autre, et c'en est une autre que la verbalisation décrive le vécu de l'écoute de l'autre, le tri des informations, les pensées évaluatives sous jacentes, l'évaluation des dires de l'autre etc. Dans les deux cas, on a une description, dans les deux cas des faits sont établis par la mise en mots. Mais dans le premier, il ne s'agit pas de la sub-

jectivité mais du contexte, alors que dans le second il s'agit de l'activité privée de la personne, de sa subjectivité. Bien sûr, de la façon dont le contexte sera décrit on peut inférer des aspects de la subjectivité de l'autre, mais de la description du seul contexte, on ne connaîtra pas l'activité privée du sujet, tel que lui l'a vécu.

Description et commentaires sur le vécu

D'autres verbalisations viennent spontanément sur le mode du commentaire de la situation vécue, de l'évaluation des autres, de toutes les formes de jugement d'après coup (alors qu'une partie de l'activité au moment même du vécu de référence peut consister en des commentaires fait à soi-même, en des jugements précédant par exemple une prise de décision). Mais précisément, on sera attentif à discriminer entre les commentaires d'après coup qui ne sont pas des verbalisations descriptives du vécu et la mise en mots instants par instants des activités privées se déroulant lors du vécu de référence.

Toute verbalisation n'est pas descriptive, toute description ne porte pas nécessairement sur ce que l'on veut documenter. Nous recherchons l'explicitation du vécu, la mise en mots descriptive du vécu de façon à élucider ce en quoi il consiste.

Description et explication

Cela signifie aussi que, modestement, nous ne cherchons pas à obtenir directement du sujet qu'il nous livre « des explications », nous ne le questionnons pas en mode de « pourquoi » ou de « expliquez-nous ». Nous cherchons à documenter ce qui a été vécu, nous cherchons à établir une base descriptive factuelle, qui servira à élaborer une analyse. Nous cherchons à élucider ce qui s'est déroulé, sans demander directement au sujet de nous expliquer ce qui s'est passé, mais en lui faisant décrire ce qui s'est passé de telle façon que l'intelligibilité apparaisse progressivement de l'élucidation des étapes du vécu. Et même si le sujet nous expliquait pourquoi il a fait telle chose, nous lui demanderions quand même de décrire ce qu'il a fait de façon à pouvoir établir l'intelligibilité du déroulement du vécu à partir de la description factuelle. On pourrait dire que la démarche d'explicitation comporte une posture sceptique vis-à-vis des explications spontanément fournies. Cela implique de pouvoir toujours faire référence au déroulement descriptif du vécu pour pouvoir établir le sens de ce qui a été vécu.

Dans la mesure où l'explicitation cherche à faire prendre conscience, c'est-à-dire à amener à la conscience réfléchie ce qui n'est encore majoritairement que conscience en acte (cf. chap \$\$), mon présupposé est que les explications de la personne vont refléter principalement ses théories spontanées, ses croyances et engendreront des discours de justifications, pas de vraies explications. Les explications, ou tout au moins l'intelligibilité sera engendrée par la mise à jour du déroulement du vécu dans sa cohérence propre.

Mais, bien entendu, il y a des recherches et des disciplines qui prennent légitimement pour objet d'étude ces représentations, ces croyances, ces théories spontanées.

Pour moi, l'enjeu de la verbalisation descriptive est de faire apparaître de façon immanente à partir des actes effectivement posés dans la situation de référence quelles sont les représentations immanentes, les buts effectivement poursuivis, les connaissances effectivement incarnées dans par les actes.

Description et interprétation

C'est certainement le point le plus important à clarifier pour comprendre ce que c'est que décrire, mais aussi le plus délicat par ses répercussions, puisqu'il pourrait conduire légitimement à remettre en cause la possibilité même d'une description qui ne soit pas déjà peu ou prou de l'interprétation.

Pour déployer ce point, je propose deux temps que je vais séparer par méthode, alors que dans la réalité, ils sont nécessairement en interaction permanente. Le premier temps prendra pour fil directeur le fait de nommer, la description comme activité de dénomination, le second s'attachera à l'activité de discrimination, d'identification des objets, qualités, parties à nommer, et qui ne peuvent recevoir une dénomination que s'ils sont détachés du fond.

La dénomination entre description et interprétation.

Dans un premier temps, il peut paraître simple d'opposer description et interprétation par l'activité de dénomination, comme l'écart qui sépare le pur énoncé des faits et un énoncé coloré par un jugement, un préjugé, une qualification qui dépasse le donné et en fait perdre la singularité.

Par exemple, décrire la présence d'un « jeune homme » semble désigner factuellement un sexe (homme) et une zone d'âge (jeune), mais décrire cette présence comme celle d'« un voyou », ou même « un jeune voyou » qualifie, interprète, juge et donc préjuge le même fait, lui attribuant une connotation infamante a priori. La différence paraît tranchée et simple à comprendre. Autre exemple : qualifier ce que l'on a fait « d'échec », présuppose la comparaison à une norme, à un résultat attendu, et qui semble autoriser la qualification négative sans que l'on sache sur quoi ce jugement est fondé, sur quels faits elle est établie, car elle ne donne pas d'information sur le faire, c'est-à-dire sur ce qui a été fait indépendamment de l'appréciation de sa réussite, alors que le terme d'échec est déjà un jugement, une interprétation. On sait que dans l'entretien d'explicitation, l'intervieweur entend le jugement et l'absence des faits (des critères) et va relancer pour faire préciser en quoi consiste ce faire, et les critères d'appréciation de la performance qui permettront de la juger à l'aune de sa réussite. Les critères sont plus descriptifs et donc plus factuels que le jugement résultant « échec ».

De ces exemples, on pourrait conclure que chercher à décrire c'est essayer d'éviter les jugements, pour en revenir à la dénomination la plus proche de la réalité. C'est une bonne idée, tout à fait juste dans son intention, sauf qu'à la réflexion, elle paraît radicalement impossible à tenir totalement. En fait, toute description est déjà peu ou prou une interprétation, par le fait qu'elle ne peut pas être totalement neutre puisqu'elle mobilise des mots, c'est-à-dire les catégories que nous possédons, le vocable dont nous disposons qui impose son propre découpage.

L'idée que je voudrais développer est que le concept de description désigne un idéal inatteignable, tout au plus peut-on l'opposer à ce qui n'est pas description de façon évidente (on est dans un cas de figure classique où il est plus facile de montrer ce que n'est pas une chose, que de l'établir). Ce faisant, on sera limité par ce que pense notre époque ou plutôt ce qu'elle est capable de penser, donc des limites qu'elle nous impose silencieusement, ce qui a modelé notre esprit par le biais de nos formations, nos lectures, nos rencontres. Pour le montrer, nous sommes devant la même difficulté que le poisson pour penser l'eau, nous baignons dedans. Pour se représenter ces limites il faut un cadre de contraste. Une première manière de l'obtenir est de se tourner vers l'histoire de la pensée, car c'est seulement en sortant du cadre auquel nous appartenons totalement et silencieusement que ce biais peut apparaître. Mais cette sortie du cadre n'est possible que par rapport à ce qui a déjà existé et dont on peut voir maintenant les limites, ce n'est guère possible vers l'avenir. L'histoire de la pensée est un moyen privilégié de prise de conscience en nous apportant le recul permettant d'apercevoir -après coup- à quel point chaque époque, chaque lieu, était enfermée dans des limites qui rendaient impossible de penser, de discriminer, de nommer, de voir ce qui était déjà (pour nous, maintenant) devant leurs yeux. Ce que montre l'histoire de la pensée c'est que chaque époque est enfermée dans ses limites, et nous n'y échappons pas, même si nous ne connaissons pas nos propres limitations. Décrire, nous confronte silencieusement à nos limites cognitive inconnues, inévitables, et la seule liberté est l'aménagement relatif de notre prison invisible. En ce sens, c'est seulement au sein de ces limites invisibles que nous pouvons relativiser les degrés de factualité/interprétation de nos descriptions. Mais cette appréciation n'est que relative au cadre d'une culture. L'idée est donc que prenant l'image des époques passées nous produisons des descriptions qui ne sont factuelles que relativement à ce que nous connaissons, nous ne pouvons prétendre à l'objectivité pure ou à la description totalement neutre.

La seule possibilité de neutralité qui nous est offerte, c'est de minimiser l'interprétation que nous savons identifier au sein de notre culture.

Reste le problème de la création de nouvelles catégories. Dans le schéma que je viens de décrire, nous serions irrémédiablement enfermés dans le déjà connu. Or toute recherche a vocation à produire du non connu. Heureusement que plusieurs mécanismes régulateurs jouent à notre insu. Le premier est immanent au langage, toute formulation, toute mise en mots est spontanément créative parce que l'énonciation n'est pas strictement contrôlée. La création de sens comme toute création n'est pas un processus contrôlé. De plus, les obstacles persistants dans la transcription des données, les reprises sur plusieurs mois des données d'entretien, les contrastes entre vécus appartenant à des personnes différentes, ou à la même personne à des moments différents, font apparaître des faits nouveaux qui appellent à la dénomination. Mais on voit très bien avec la phénoménologie, que dès qu'on rentre dans la description fine de la subjectivité les mots manquent, un nouveau lexique doit être créé, en fait une nouvelle micro culture se crée.

Reprenons la description sous l'angle de la discrimination de ce qu'il y a à décrire.

Description et discrimination. (Largement à reprendre et à compléter !)

Décrire, c'est discriminer ce qu'il y a à décrire et nommer de la façon la plus neutre possible, la plus factuelle, les parties que l'on distingue ainsi, que ce soit des qualités (parties dépendantes qui ne peuvent être séparées de l'objet comme la couleur) ou des fragments (parties indépendantes, qui peuvent être séparés de l'objet). Donc, il y a deux mouvements en interaction, la segmentation qui distingue et la dénomination. Le fait d'avoir déjà la dénomination permet de reconnaître des parties, de les distinguer. Mais ce faisant elle enferme dans le connu, et ne propose comme possibilité que de reconnaître. On sera limité par ce que l'on connaît déjà, et la description ne pourra pas dans son principe aller au-delà du déjà connu. L'idée que l'on puisse segmenter, différencier, quelque chose que l'on ne connaît pas déjà est problématique.

Pour s'en convaincre, il est intéressant de trouver un autre cadre de contraste qui puisse servir de révélateur. L'histoire de la pensée le donne déjà avec facilité mais peut être minimisé, au motif qu'il s'agit du passé, et « ils » ne savaient pas tout ce que nous avons appris depuis. Il est aussi très efficace, d'apprendre à se référer à des exemples actuels dont le contraste provient du fait qu'ils ne relèvent pas de l'expérience commune, de ce que l'on pourrait appeler le point de vue « grand public » qui désigne l'ensemble des expériences partagées par presque tout le monde, pour se tourner vers les *micro-mondes* qui coexistent discrètement au sein de toute société. Ils ne sont pas discrets par volonté d'effacement, mais par le fait qu'ils sont définis par des activités spécialisées. Le terme de micro-monde vient pour moi de la lecture de la sociologie phénoménologique de Schütz (Schutz 1967, 1932). Comme je le comprends, il fait référence à des micro-cultures, à la fois présentes au sein de toute société et en même temps isolées d'elle par le fait qu'elle ne sont présentes et connues que via une formation, un lieu de pratique particulier, un centre d'intérêt partagé par peu de personnes, une expertise qui construit de nouvelles perceptions, un langage spécialisé que seuls les initiés comprennent, des expériences qui donc par définition n'appartiennent pas au grand public. Par exemple, des pratiquants de parapentes, des marins, des philatélistes, des physiciens, des cruciverbistes, des méditants, des maîtres E, des bergers, des aquarellistes, des vétérinaires, des sky surfeurs ... etc. etc. Chacun de ces « pratiquants » maîtrise des discriminations dont l'existence n'effleure même pas la pensée de ce qui n'appartiennent pas à ce micro-monde. On pourrait dire, « oui, mais c'est très spécialisé ». Et c'est vrai. Les exemples sont plus troublants quand les micros mondes cohabitent avec les situations grand public ou semblent se rapporter au même type d'expérience, alors qu'elle est de fait très différente. Un portraitiste, un peintre, voient le même visage, le même paysage, les mêmes objets que tout le monde, et pourtant ils y voient ce que vous ne pouvez y voir si vous n'êtes pas portraitiste, peintre, sculpteur, alors que le même objet semble partagé. J'ai l'expérience d'avoir sculpté pour la première fois une tête et tout en essayant désespérément de modeler un nez, d'aller regarder mon nez dans la glace, de regarder les nez des personnes présentes pour y découvrir comment était fait un nez, comment il se raccordait à la joue etc. J'ai mis quelques années à apprendre à voir un visage, à apprendre à voir quelque chose qui depuis toujours m'a été visible. Prenons l'exemple du psychothérapeute, qui dans une situation relationnelle connue de tout temps voit des phénomènes qui échappent totalement à celui qui ne s'est pas formé. Prenons les exemples de base du « calibrage » en pnl, qui repèrent dans les indicateurs non verbaux de l'expression des indices utiles pourtant tous déjà visibles à qui sait voir.

La réflexion à partir des micros mondes est un outil extraordinaire, car il permet de voir clairement les limites culturelles *invisibles* de nos possibilités de discrimination habituelles. Mais bien sûr les cultures de micros mondes ne sont pas une solution totale à la capacité descriptive, elles sont elles-mêmes enfermées sans le savoir dans un moment culturel daté. Elles sont intéressantes à prendre en compte parce qu'elles exemplifient clairement quelques limites descriptives au sein de notre propre culture.

Une autre manière de voir le même thème de la difficulté à produire une « pure » description est que lorsqu'on questionne quelqu'un pour le faire expliciter, on est limité bien sûr par sa technique de questionnement, mais surtout on est limité par les connaissances que l'on possède sur la situation dont parle l'interviewé. Je ne peux questionner, je ne peux repérer les omissions, les incomplétudes qu'à la hauteur de ce que je sais reconnaître. Et ce que je sais reconnaître m'enferme dans le monde du déjà connu et me fait passer à côté de ... précisément ... je ne sais pas, puisque si je le savais, je le prendrais en compte. Mais on peut postuler sans hésiter qu'à chaque instant il y a des choses qui sont devant moi et que je ne perçois pas, que je ne distingue pas. Ce sera le problème crucial de la recherche que d'avoir à se préparer à questionner des aspects du vécu dont éventuellement personne n'a encore jamais entrepris la description. Que décrire ? Que faire décrire par mes questions ?

Un des résultats éminent de toute recherche est de nous aider à constituer de nouvelles discriminations, de nouvelles catégories descriptives et donc de nouveaux concepts. C'est ce qui fait que les recherches en première personne se doivent, dans la période actuelle, d'être exploratoire, de solliciter peu de sujets, de façon à inventer qu'est-ce c'est de décrire le monde subjectif d'une expérience que personne n'a encore étudié descriptivement jusqu'alors. Dans le cadre du GREX, nous avons plusieurs fois fait l'expérience de ne pas savoir décrire un vécu, malgré toute notre expertise du questionnement. Et quand on prend le temps de se tourner vers des expériences, certaines nous apparaissent immédiatement comme indescriptible, ou plutôt comme pauvrement descriptible. Dans le travail d'A Cazemajou, il y a ainsi des expériences où un enseignant de danse demande à ses élèves d'opérer des ajustements posturaux : reculer les ischions par exemple. Prenez un exemple, d'une demande un peu inhabituelle au niveau corporel, et voyez comment décrire ce que vous faites pour répondre à la demande, pour trouver un lieu d'attention où vous pouvez appliquer une nouvelle intention positionnelle. Finalement, il faudrait arriver à se pénétrer de cette idée contre intuitive qu'il n'existe pas de compétence descriptive universelle spontanée. Nous sommes tous limités d'une part par le degré d'expertise que nous maîtrisons, et d'autre part par la qualité d'attention que nous mobilisons.

Ce n'est pas parce que nous avons tous, à tout moment la possibilité de porter un regard interne ou externe sur notre expérience que cela nous donne une compétence spéciale à la décrire. Pas plus que d'avoir un corps nous rend automatiquement athlète ou gymnaste, pas plus que d'avoir une voix nous rend chanteur. Cela entraîne le fait que ce qui nous est familier (notre vécu) ne nous est pas pour autant connu. Car le connaître supposerait de savoir le décrire, le segmenter, le mettre en mots et donc posséder et maîtriser les catégories qui permettent de le faire. En même temps, cela ouvre à une relativité universelle, car cette compétence à décrire est toujours relative à l'état de notre compréhension et de notre expertise.

Dans la recherche, comme dans l'intervention, le remède réside dans l'acquisition d'une expertise descriptive générique à la description des vécus, autrement dit le remède est de rentrer dans un micro-monde. Apprendre à décrire (auto explicitation) ou à faire décrire (entretien d'explicitation) un vécu relève d'un dépassement des catégories grands publics et d'entrer dans une micro-culture qui a appris en quoi consiste un vécu et dispose d'un ensemble de catégories pour se repérer.

Mais au fait qu'est-ce qu'un vécu ?

C - Qu'est-ce qu'un vécu ?

Le concept de vécu semble évident, est un vécu ce qui fait partie de la biographie d'une personne, donc de sa vie. Mais quand on veut aller plus loin, on se rend compte qu'au-delà de cette évidence, le concept de vécu est un de ces célèbres concepts qui ont un noyau de sens clairement défini et des bords flous, tel le concept de « quartier » dont on connaît le centre mais pas les frontières, sauf quand on les fortement franchies. Exemple aussi, où les frontières sont mieux définies par ce qui les transgresse clairement qu'en exprimant ce qu'elles sont.

Quelles sont les propriétés du noyau du concept de vécu ? Et quelles sont les lisières pas très nettes ? Cela nous aidera à l'étape suivante pour comprendre comment décrire n'importe quel type de vécu.

Tout vécu est le vécu d'une personne

Tout vécu est incarné, au sens où il désigne ce qui a été effectivement dans la vie d'une personne, dans son mode propre, (c'est-à-dire qu'il ne faut pas confondre vivre un acte de charité parce qu'on l'accomplit, vivre le fait de penser ou d'imaginer la charité, vivre le fait de parler, de lire ou de regarder un film sur la charité. Chacun de ces moments est un vécu qui se rapporte thématiquement à la charité, mais chacun de ces vécus a un rapport très différent à la charité, et le seul qui ait un rapport incarné est celui de l'accomplissement d'un acte de charité (cf. l'exemple de J-C Piguet).

Donc n'est un vécu que ce qui appartient à une personne et à une seule. « A une personne », suppose que l'on rejette le concept de vécu pour parler de ce que vit un animal, un objet, une plante. Mais encore, le concept de vécu ne me semble pas convenir pour désigner ce qui se passe pour un collectif, une équipe. Dans un collectif, chaque membre a vécu la situation. Par extension, on l'utilise pour désigner le vécu d'une équipe, mais même si c'est un concept qui désigne une réalité certaine, il le fait de façon métaphorique.

Donc tout vécu relève d'une personne et d'une seule, car sur le mode expérientiel seul le rapport à ma

propre expérience m'informe de mon vécu. Cela exclu ce qu'a vécu un autre que moi, même si l'empathie est très forte. Je ne connaîtrais le vécu d'un autre que par empathie avec ce que j'observe et par son récit, donc en seconde personne uniquement.

Donc un vécu est toujours un vécu à la première personne.

Le fait qu'un vécu soit toujours rapportable à une personne, à un sujet humain, fait que d'office, on peut s'attendre au fait que tout vécu présentera les propriétés communes à tout sujet : avoir une cognition, des émotions, des organes sensoriels et donc des sources d'informations perceptives, un corps organisé, des croyances, une ou plusieurs identités etc. Quel que soit le contenu du vécu, la personne qui le vit a vécu ce vécu selon tous ces aspects, c'est inévitable. Cela nous ouvrira a priori des attentes sur la documentation relatives à toutes « les couches de vécus ».

L'objet de description « vécu » contient a priori toutes les déterminations propres à chaque être humain. Toutes les connaissances sur la subjectivité de l'être humain seront pertinentes à la description de ce qu'il vit.

Tous les vécus sont inscrits dans la temporalité

L'invariant le plus important pour identifier un vécu est son inscription dans la temporalité, et ce de plusieurs manières que je vais essayer de détailler.

Vécu, moment présent, singularité.

Il n'existe de vécu que dans le présent, et chaque présent est singulier, radicalement. Le fait de vivre ne se fait jamais ailleurs que dans l'épaisseur d'un présent avec ses marges rétentionnelles et son élan protentionnel. Mais hors du présent, n'existe plus que le souvenir du vécu passé, dans ce cas le présent est un présent de remémoration, pas un revécu au sens strict, jamais.

Cela lève une confusion extrêmement importante dans l'usage du concept de vécu. Quand je parle de vécu, je peux me rapporter à tout ce qui a fait partie de ma vie, mon enfance, ma scolarité, la matinée qui vient de s'écouler. Le langage permet de désigner du terme de vécu, n'importe quelle unité de temps qui fait partie de ma vie, la qualité qui est alors retenue c'est qu'elle appartient à ma biographie. Mais le vivre du vécu, n'appartient qu'au présent, il a l'épaisseur du présent, d'un moment, le temps d'un acte élémentaire, puis de la suite, de moment en moment. Le concept de vécu ne désigne que le moment où il est vécu dans le présent, dès qu'on s'écarte de l'unité d'un moment présent, alors on peut parler de vécu par analogie, par esprit de famille sémantique, mais c'est impropre par rapport à ce qu'est un vécu. Tant qu'on a pas besoin de définir ce qu'est un vécu pour pouvoir le questionner et le décrire, la confusion entre le vécu comme présent et le vécu comme ce qui appartient à la vie en général n'est pas gênante. C'est un exemple clair de modification de catégories descriptives à la lumière d'usages nouveaux qui n'ont pas encore exigés de discriminations nouvelles.

L'autre conséquence de la définition du vécu comme présent, c'est que chaque présent est singulier, chaque vécu est unique, il n'a qu'une date, qu'un site temporel. Toute démarche qui rassemble plusieurs « vécus » au motif par exemple, que c'est la même chose qui est accomplie, comme « chaque fois que je fais le café », ne désigne pas un vécu comme moment, mais une abstraction (qui a sa légitimité), c'est-à-dire une classe de vécu, une généralité de vécu. Mais une classe de vécu ou une désignation générale, ne sont pas des vécus, mais une vue de l'esprit qui abstrait des invariants. Donc réciproquement on ne pourra décrire et élucider un vécu qu'en allant le chercher dans le souvenir d'un moment présent singulier.

Vécu, durée, succession,

Tout vécu renvoie à l'unité temporelle d'un présent, tout vécu a une durée, tout vécu à un début relatif et une fin relative, tout vécu s'inscrit dans une succession irréversible. C'est la structure générique fondamentale de tout vécu, son organisation temporelle comme déroulement et ce sera l'invariant structurel fondamental de toute description de vécu.

Tout vécu a une durée, et s'il a une durée elle peut être segmentée pour en analyser les composants du début à la fin. Une activité dure plus longtemps qu'un moment unitaire, mais elle ne peut être cernée que par chacun de ses moments successifs et leurs modes d'enchaînements.

La connaissance de son propre vécu se fait pour une part minime par la conscience réfléchie au moment même où ce vécu se déroule, pour une part plus importante dans la conscience en acte ou prére-

fléchie qui organise largement notre action et qui ne donne pas lieu à une connaissance au sens conceptuel du mot, mais plus à une familiarité, à un feeling, et enfin pour une part beaucoup plus large l'ensemble de ce qui relève de l'inconscient phénoménologique (non censuré).

La connaissance détaillée de son vécu repose donc sur la possibilité de le retrouver et de le déployer dans le souvenir, grâce en particulier à la mise en œuvre de la mémoire d'évocation. Cela s'accompagne de quelques paradoxes. Par exemple, pour un vécu à forte teneur émotionnelle, je peux décrire l'ampleur de cette émotion et la vivre pleinement au moment du souvenir, parce que je prends le temps de la ressentir, de l'accueillir et de la laisser se développer. Je suis alors **plus intensément** présent à mon émotion qu'au moment où elle a été éveillée, je peux ne la découvrir vraiment qu'après coup. Autre paradoxe, je ne découvre qu'après coup, alors que je suis sorti de la réalisation d'un acte, comment je m'y prends pour l'accomplir, sachant que je l'ai déjà accompli et même avec succès, manifestant clairement le décalage présent au sein de tout vécu entre la conscience en acte et la conscience réfléchie. Cette dernière ne relève pas d'une réalisation automatique, elle s'opère sous la contrainte du besoin de surmonter un obstacle, ce qui entraîne comme pour l'entretien d'explicitation la nécessité de prendre un temps consacré au fait de se rapporter à son vécu passé.

D – Qu'est-ce que décrire un vécu ? Le cas particulier de l'objet « vécu ».

Essayons maintenant de mettre ensemble ce que nous avons gagné à partir d'une meilleure compréhension des propriétés d'une description et de la spécificité de ce qu'est un vécu, pour aller vers la description des vécus, ou comme j'aime à le dire quelques fois, vers « le dessin de vécu » (Vermersch 2005).

En fait, dans l'entretien d'explicitation, habituellement, celui qui s'exprime ignore à peu près tout de ces distinctions. Minimiser la composante interprétative, produire une description élucidante claire et complète, bien rester sur la verbalisation du vécu sont des compétences et des soucis d'intervieweur. Il y a dans la majorité des entretiens une dyssymétrie fondamentale entre l'interviewé et l'intervieweur du point de vue de la maîtrise de la distinction entre ce qui est descriptif et ce qui ne l'est pas, comme dans l'appréciation de la complétude des verbalisations. Alors qu'une des grandes difficultés de l'auto explicitation est que le scripteur doit aussi maîtriser les compétences d'intervieweur.

L'idée fondamentale est de maîtriser les catégories descriptives du vécu pour pouvoir guider la description au-delà de ce qui vient spontanément et qui est souvent très pauvre et interprétatif. En quelque sorte, il faut savoir d'avance la **catégorie** d'information que vous recherchez sans pour autant en connaître **la teneur**. Comment est-ce possible ? Ca l'est en ayant disponible des grilles de repérages catégoriels valables pour tous les vécus. Il nous faut donc distinguer entre les catégories descriptives spécifiques à un vécu et les catégories génériques propres à tous les vécus. Nous verrons qu'il y a nécessairement un glissement progressif des unes aux autres, dans la mesure où ce qui est spécifique peut devenir générique.

Les catégories descriptives spécifiques à un vécu.

La notion de catégorie descriptive spécifique peut se décomposer en deux points de vues complémentaires, mais distincts : 1/ les notions spécialisées propres à certaines activités relevant de micro-mondes et qui permettent d'en parler et de les comprendre; 2/ les notions spécifiques décrivant les actes et états du vécu.

1/ Les notions spécialisées et les micro-mondes

Le vécu décrit peut appartenir lui-même à un micro-monde, du coup, il comporte un vocabulaire spécialisé qui n'est intelligible que si l'on maîtrise à minima ce micro monde.

Par exemple, quand j'ai questionné des pianistes sur la manière dont ils apprenaient leurs partitions par cœur, je n'aurais pu les suivre, les relancer, si je n'avais pas une culture minimale sur la lecture des partitions, sur le travail au clavier. Cette compétence, bien plus mince que celle des pianistes que je questionnais était disponible par ce que moi aussi j'avais appris à jouer d'un clavier (orgue) et j'avais commencé à apprendre mes partitions par cœur. Même ainsi, j'aurais été facilement en difficulté si je n'avais pas eu les conseils et l'appui d'une pianiste compétente dans l'apprentissage du par cœur (Vermersch and Arbeau 1995; Vermersch and Arbeau 1997). Une personne ignorante de la musique,

de l'instrument, ne sachant pas lire une partition, aurait eu des difficultés pour interviewer un pianiste sur une activité aussi technique dans son détail que l'apprentissage de partition. Mais il en serait de même pour quelqu'un qui voudrait questionner un opérateur d'une salle de commande d'une centrale nucléaire, ou les décisions tactiques d'un joueur de rugby, ou d'un maître du jeu d'échec ou d'une dentellière.

Il est difficile de questionner un vécu spécialisé si l'on n'en maîtrise pas les bases, le vocabulaire, les notions élémentaires. Si ce n'est pas le cas, au lieu d'un entretien d'explicitation, on va juste questionner pour pouvoir comprendre le monde de l'autre, et la plupart des questions aideront l'intervieweur à ce qu'il comprenne l'activité et beaucoup moins à mettre à jour dans le détail comment l'autre s'y prend. Mais inversement, l'expertise de l'intervieweur entraîne aussi des difficultés, de nature très différente. Le risque est que sachant lui-même comment on procède il ait tendance à poser des questions en référence à sa manière de faire et de passer à côté de l'élucidation de l'activité de l'interviewé.

A retenir, que dans le principe pour rentrer dans une description détaillée d'une activité, il faut la comprendre. Et, plus elle est spécialisée, plus il est nécessaire d'en avoir l'expérience soi-même. Cependant toute cette compréhension spécialisée n'est que le moyen de comprendre l'activité subjective de la personne, elle n'est pas l'objet principal de la démarche d'explicitation.

2/ Les catégories spécifiques de la subjectivité.

Quel que soit le degré de banalité ou de rareté de la situation étudiée, le but de l'explicitation est de décrire pour en prendre connaissance le détail du vécu, et en particulier les aspects privés, les activités cognitives fines, les variations d'état, etc. Ce but paraît trivial à l'aune des habitudes culturelles, il y a du raisonnement, de la mémoire, de la verbalisation, différentes prises d'informations etc. Et à ce niveau de généralité, il peut sembler que l'essentiel est simplement de savoir dans quel ordre ces activités se déroulent et de quelle manière elles s'enchaînent. Mais quand on rentre dans un niveau de détail un peu plus fin le problème se pose d'en saisir les aspects subjectifs inédits. Au sens où il n'existe pas de précédents de descriptions détaillées, et le travail de l'intervieweur va être de découvrir ce qu'il y a à questionner, en quoi consiste ces aspects subjectifs.

Prenons un exemple simple et facile parce que relativement dépassé maintenant. Ceux qui se sont formés à la gestion mentale ou à la programmation neurolinguistique, ont appris des catégories descriptives qu'ils ignoraient auparavant (ignorance, en tant que connaissance conceptuelle construite), celles qui caractérisent la modalité sensorielle suivant laquelle on se représente une chose. J'ai pour mon compte appelé cela les « signifiants internes » pour insister sur le fait que c'est dans cette modalité sensorielle que nous représentons -par exemple- des notes de musiques : soit comme des sons, des visualisations de signes musicaux sur une partition, des noms de notes, des noms de numéros des doigts qui jouent la note, des visualisations de la touche du clavier qui est appuyée, des sensations corporelles d'écart des doigts, d'enfoncement ou relevé de la touche, des ressentis émotionnels liés à la relation émotionnelle avec une note etc. Questionner quelqu'un sur une mémorisation, serait-elle plus banale que la musique, comme une grille de chiffre ou un poème, suppose d'avoir en tête qu'il lui faudra explorer les « signifiants internes », comment la personne se représente ce qu'elle apprend au fur et à mesure ? La PNL, a raffiné en développant une catégorisation au sein de chaque modalité sensorielle, les sous-modalités sensorielles (Dilts, Grinder et al. 1980), et même encore plus fin et moins familier « les positions perceptuelles » (Andreas and Andreas 1991), qui décrivent la position spatiale du point d'origine de la représentation sensorielle par rapport à la position corporelle normale (différence entre, par exemple, voir la situation passée depuis la position de mes yeux, ou la voir dans le souvenir comme si je la voyais d'un point de vue plus ou moins détaché de mes yeux, et de même pour les autres sens).

Cet exemple de la description de la prise d'information sensorielle telle qu'elle se donne dans l'évocation, montre bien trois états successifs de notre compétence descriptive.

Dans un premier temps, les catégories sont absentes et ne manquent à personne puisqu'elles sont inconnues et n'ont pas de statut fonctionnel. Dans un second temps, des chercheurs, ou la plupart du temps des praticiens attentifs, discriminent ces propriétés « nouvelles » de l'activité subjective, en montrent la valeur fonctionnelle (par exemple, l'efficacité de la représentation visuelle du signifiant linguistique pour mémoriser l'orthographe d'usage), et l'enseignent à d'autres. Dans un troisième temps, cela fait partie de la formation de base et toute personne qui s'inquiète de décrire certaines activités sait qu'elle doit prendre en compte la description des signifiants internes, éventuellement les

sous-modalités et les positions perceptuelles.

Mais on voit bien les limites de ce schéma à trois temps, nous sommes toujours dans la première étape pour d'innombrables aspects de la subjectivité, parce que les découvertes des praticiens n'ont toujours pas été prises en compte, parce que certaines conduites n'ont encore jamais fait l'objet de description détaillée du point de vue de la subjectivité. Par définition nous sommes toujours ignorants de ce que nous ne connaissons pas (sic). Parce que nous sommes enfermés, sans le savoir, dans des préjugés catégoriels qui nous empêchent de « voir » ce qui déjà devant nous.

Par exemple, nous sommes enfermés (mais de le dire commence déjà à en faire sortir) dans les catégories sensorielles définies par les organes des sens : voir, entendre, goûter, sentir, ressentir. Or dans certaines expériences des personnes témoignent de l'impossibilité de décrire leur prise d'information comme uniquement visuelle ou sentie, et cherchent à décrire un « sentir-voir » pour lequel nous n'avons pas de catégorie (exemple tiré de la thèse d'A. Mouchet). De nombreux travaux ont montrés des effets de synesthésies (Cytowic⁸), dans lesquels un sujet entendait en couleur de manière visuelle (exemple célèbre du compositeur O. Messien), ou de manière générale la distinction entre les sens portée par le langage ne se retrouvait pas si nettement dans la description de l'expérience. Les débats autour du « sens se faisant », les textes récents sur la reprise des idées de Bergson, alertent sur la nécessité de ne pas s'enfermer dans un vocabulaire descriptif qui s'inspire du découpage strict des objets matériels, mais s'ouvrent à la « mouillature », au fluide, au gazeux, à toutes sortes de déterminations de l'expérience qui à la fois définissent et pour autant n'enferment pas dans l'obligation d'avoir toujours des bords nets et définis.

En fait, les catégories spécifiques de la description de la subjectivité sont tout l'enjeu de la constitution d'une psychophénoménologie. Prenons l'exemple des recherches sur le « sens se faisant », nous avons eu l'occasion de décrire des étapes, des modes de construction et de développement du sens, mais ils nous manquent encore des catégories pour décrire « l'émergent », décrire des états intermédiaires à la fois présents et à peine discernables et décrire ... je ne sais pas encore. Si l'on suit les travaux de Richir sur ce thème on le voit se débattre dans la catégorisation de phénomènes qui clignotent, qui n'apparaissent qu'en disparaissant, qui se présentent par lambeaux. En fait, on pourrait dire que l'entreprise de décrire le monde subjectif, d'en inventer les catégories descriptives, donc les discriminations s'opère en constituant un nouveau micro monde, en relevant le déficit que pose l'absence de vocabulaire, de repère du fait que la culture grand public qui nous est commune, n'a pas encore constitué ou sédimenté des catégories détaillées concernant l'activité privée.

Ces catégories constituent l'expertise théorique spécifique du chercheur et le but de sa recherche. A chaque objet de recherche nouveau, il faut les inventer, les discerner ; les premières descriptions, les premiers questionnements, sont tâtonnants. Ce peut être le but d'une première recherche, inaugurant un nouveau programme, que de découvrir quelles sont les étapes, les propriétés, les variantes, de la réalisation d'une tâche matérielle ou intellectuelle, de la conscience d'un état interne, de l'identification d'une propriété égoïque.

La pratique montre, qu'après un premier recueil de données sur la base des présupposés qui ont initié la recherche, la première démarche d'analyse des verbalisations, fait découvrir des traits descriptifs du vécu que l'on n'imaginait pas au départ. Cela se traduit par le besoin de reprendre l'entretien et la description, mais aussi par l'invention de nouveaux concepts, la modification des besoins théoriques. C'est l'après coup des premiers recueils qui est le moment de l'invention descriptive, aussi bien que théorique. Ce sont ces temps-là qui manifestent le mieux le rôle de l'expertise d'un chercheur professionnel, autant pour son expérience à analyser les données, à se laisser déborder par l'invention de l'inédit, que par le champ potentiel de connaissances théoriques qu'il maîtrise et qui lui permet de subsumer les verbalisations sous de nouvelles catégories abstraites. C'est là encore, que l'auto-explicitation est précieuses dans la mesure où elle peut cumuler en un même sujet, un informateur expert et un analyseur expert, alors qu'en seconde personne, il faudra retrouver, et questionner l'informateur.

Relativement à ces "catégories spécifiques", le fait d'être « seulement » expert en introspection et en guidage introspectif comme le fait l'entretien d'explicitation est insuffisant. Je veux dire que l'expertise dans la pratique de l'introspection est une condition nécessaire, mais pas suffisante, pour produire une description de vécu. Par exemple, Francisco Varela, était biologiste de formation (s'il avait été psy-

⁸ Richard Cytowic. (2011, March 6). In *Wikipedia, The Free Encyclopedia*. Retrieved 10:56, March 12, 2011, from http://en.wikipedia.org/w/index.php?title=Richard_Cytowic&oldid=417442405

chologue de formation, il aurait été probablement familier de la description des conduites de résolution de problème) et avait une expertise dans l'expérience de la méditation bouddhiste (ce qui implique une forme d'introspection). Quand il commença à vouloir décrire comment il se repérait dans l'analyse d'une figure géométrique (tâche prétexte), ou dans la description d'une expérience d'écoute sonore, il était relativement démuni⁹. Je n'écris pas cela pour critiquer Francisco, mais pour la valeur de l'exemple, puisque du fait de son expérience méditative, je pouvais imaginer que même sans la formation à l'entretien d'explicitation, il avait une bonne expertise introspective. Et il l'avait, sans aucun doute. Mais cette expertise, développée dans le cadre d'un type d'expérience particulière, la méditation bouddhiste, n'était pas préparatoire à l'appliquer immédiatement à un autre type d'expérience, comme la description d'une activité cognitive spatiale. En revanche, pour Francisco, il était clair, que ses compétences introspectives lui permettaient de s'adapter très rapidement, en fonction des indications thématiques suggérées. Ce n'est pas un exemple isolé, je le relate à la fois comme un clin d'œil complice et comme quelque chose d'exemplaire parce que tellement inattendu. J'ai vécu la même expérience du fait d'être démuni, et d'autres avec moi, dans le cadre du Grex, chaque fois que nous avons abordé des expériences que nous n'avions encore jamais étudiées (l'évocation, l'attention, les modes d'adressage, les effets des relances, le sens se faisant, la visée à vide etc.). Alors que nous étions pourtant un groupe de co-chercheurs experts en entretien et en introspection, pour investir cette expertise sur le nouveau cas particulier, il fallait d'abord découvrir, créer, inventer la thématique descriptive propre à ce nouvel objet d'étude. Quand je vois les thèses récentes, ou encore en cours, je vois des chercheurs au prise avec ces difficultés, qu'est-ce que décrire l'avènement d'un sens corporel, le vécu d'un danseur suivant les directives d'une enseignante en stage, la saisie subjective des décisions tactiques d'un footballeur etc.

L'expertise introspective ou l'expertise d'intervieweur ne donne pas, une expertise thématique universelle. Pour être efficace sur de "nouveaux" objets de recherche, il faut construire l'interaction entre compétence générique propre à la maîtrise de l'instrument d'explicitation et la compétence spécialisée que donne l'étude d'un nouvel objet. En revanche, en amont de la connaissance experte d'un domaine, il existe une expertise introspective de ce qui est devenu générique dans la description du vécu, expertise constituée qui peut s'enseigner, s'exercer et permettant de s'orienter facilement dans la conduite et plus tard dans l'analyse d'un entretien. Elle s'appuie sur des catégories descriptives universelles de la description d'un "vécu".

Cela peut vous paraître un peu contradictoire, je m'en explique dans le point suivant.

Les catégories descriptives universelles, propres à la description de tout vécu.

Contrairement à la perception externe, l'introspection se rapporte toujours fondamentalement au même objet : le vécu. Autrement dit, à tous les aspects qui me sont accessibles en première personne et qui donc par définition appartiennent à un de mes moments vécus. Quel que soit le type d'expérience vécue, son originalité, sa particularité, son caractère rare ou commun, dans tous les cas il s'agit d'un "vécu". Or tout vécu, nous l'avons vu plus haut, a la même structure de base, dont la connaissance peut servir de guide, dans lequel viennent s'insérer les catégories plus spécifiques que nous venons de signaler.

Quelles sont ces catégories universelles ? J'en vois deux principalement qui sont spécifiques à l'objet "vécu", et une troisième qui est propre à l'intention experte organisant toute description.

- La première repose sur le fait que tout vécu est inscrit dans une temporalité, tout vécu est un processus, décrire un processus peut (doit) donc toujours se ramener à la description de toutes les étapes de ce processus. Ce qui permet en temps réel, comme plus tard dans l'analyse d'entendre ce qui n'est pas dit, ce qui manque (en structure).
- La seconde, prend en compte les composantes générales de la description de tout vécu, basé sur le fait que toute subjectivité aura des aspects cognitifs, sensoriels, thymiques, corporels, égoïques, quelle que soit la manière dont vous souhaitez opérer ce découpage de principe pour rester cohérent avec votre cadre théorique de recherche.
- Enfin, la troisième prend en compte le fait qu'il existe : 1/ un nombre indéfini de points de vue descriptifs relativement au même vécu, et 2/ que toute description peut se faire suivant

⁹ Je fais référence aux "Ateliers de pratique phénoménologique" que nous avons animés à trois avec Natalie Depraz et Francisco Varela, pendant cinq ans à Paris.

différentes "granularité", faisant apparaître des propriétés invisibles à d'autres niveaux de fragmentation. Toute description doit se faire au niveau de détail utile, pertinent, éclairant.

Reprenons ces trois points :

La base descriptive de la structure de tout vécu : la temporalité.

Tout vécu peut/doit être décrit suivant sa structure temporelle, c'est la base. Tout vécu est un processus dont la première propriété universelle est de se dérouler dans le temps et dont la saisie doit pouvoir être rapportée à la temporalité, au moins à la structure sérielle : un moment après le suivant, un acte après le suivant ; mais aussi, la prise en compte des actes/états synchrones (qui se déroulent en même temps), de manière plus ou moins complexe comme les tuilages (un acte a commencé avant un autre et se poursuit en même temps qu'un autre, ou s'achève après un autre qui se déroulait en même temps), éventuellement aussi les durées, les enveloppes (sur le modèle des courbes de son, les variations d'intensités, les nuances expressives), les tempos.

Cela ne signifie pas que l'on va s'enfermer dans une représentation linéaire du temps comme modèle d'intelligibilité de tout vécu, ce serait beaucoup trop rigide et restrictif et même faux. La linéarité temporelle, sérielle, est la base de la structure descriptive, il n'y en a pas d'autre, mais elle n'est pas la base de la structure de l'analyse et l'interprétation de ce qui est décrit. Les cycles, les répétitions, les transpositions, les correspondances cachées non linéaires apparaîtront à la mesure de la compétence du chercheur.

Prenons une analogie : une partition de musique décrit de façon strictement linéaire ce qu'il faut jouer, note après note, partie par partie pour les synchrones (main gauche et main droite pour un pianiste, pupitres pour un ensemble vocal). Mais l'analyse musicale, saura y distinguer toutes sortes d'événements non linéaires, des thèmes transposés, des citations, des canons, des correspondances tonales, des décalages rythmiques etc. La linéarité de la dimension temporelle est un guide pour savoir si la partition (description) est complète, cohérente, suivie, ayant un début, une fin et un processus intelligible qui les relie au plan des événements. De la même manière qu'une partition ne pourrait être écrite de façon non linéaire, pour servir de guide à sa reproduction par un musicien qui la découvre.

De manière réciproque, dans le cours de l'entretien ou de l'auto-explicitation, tout ce qui est décrit doit pouvoir être repéré dans la succession des étapes du processus, de façon à apercevoir sa situation relative, le degré de complétude de la description, faire apparaître les manques, les contradictions, les impossibilités. L'écoute de l'autre en entretien avec l'utilisation de ces repères permet d'identifier en temps réel, et en structure (sans connaître soi-même la réponse à la question que l'on voit nécessaire de poser pour lever l'implicite) beaucoup d'implicites.

Par exemple, une personne décrit l'aval d'un changement d'état dont elle cherche à comprendre comment il s'est mis en place, insistant sur la dimension affective, réactionnelle du nouvel état. A l'écoute, il apparaît immédiatement que ce qu'il faut questionner et décrire se situe à la fois avant le changement, à l'amont, pour espérer décrire ce qui l'a provoqué, et au moment même du changement pour mieux saisir en quoi il consiste comme transformation intérieure.

Cela ne veut pas dire non plus que dans le cours d'un entretien ou d'une auto explicitation la description doit être accomplie en suivant strictement la temporalité, par exemple du début à la fin, mais que le verbatim doit pouvoir permettre de reconstituer le "chrono" comme dit la police à propos d'un crime. Et le guidage du questionnement doit se faire avec la conscience de la complétude ou non des étapes du processus, du vécu.

Les couches descriptives possibles de tout vécu.

il n'existe jamais une seule description. Toute description peut toujours se faire sous des points de vue différents, faisant apparaître ou pas des propriétés. Et toute description est relative à un niveau de détail, à une granularité qui là aussi permettra de décrire des niveaux de détails différents. Cela implique qu'un même moment vécu peut faire l'objet d'une multiplicité de descriptions successives complémentaires (cf. le concept de "couches de vécus" (Vermersch, 2006a)). Un peu comme une carte peut être relativement à la même région ou pays, une carte routière, une carte économique, une carte géologique, hydrologique, botanique, etc. De la même façon, une description du vécu peut choisir des points de vue différents : suivre les actes aussi bien cognitifs que matériels ; prendre en compte le corps dans

ses postures, ses tensions, ses gestes ; s'intéresser aux états thymiques, aux valences ; rechercher les dimensions égoïques relatives aux croyances, aux valeurs, à l'identité. Et même si l'on ne choisit qu'une de ces couches toujours présentes dans tout vécu, par exemple la couche de la cognition, il y a une multiplicité d'activités co-occurentes possibles, pendant que je perçois visuellement, en même temps j'entends, je sens corporellement, j'hume ou goûte autre chose. Ces grandes catégories désignant des couches du vécu, n'ont pour vocation que de faire prendre conscience à l'intervieweur ou au descripteur, quelle est la couche de vécu qu'il privilégie et de questionner la légitimité de ne pas prendre en compte les autres couches par rapport au but poursuivi. Techniquement, chaque point de vue demande une reprise de la description du même moment vécu. Il s'avère très difficile, voire impossible de vouloir conduire simultanément une description sur plusieurs couches à la fois.

Granularité de la description et fragmentation/expansion.

Non seulement il faut prendre en compte le changement de point de vue suivant les couches visées, mais aussi le changement de granularité de la description. Toute description peut se reprendre en fragmentant les étapes temporelles en éléments plus fins. Ensuite, chaque élément peut subir une expansion descriptive en faisant l'objet d'une description de ses qualités, donc dans un moment où on fait un arrêt de la temporalité. Tout objet de description qu'il soit étape, actes, perceptions, affects, corporéité, au sein d'une étape peut toujours être fragmenté, c'est-à-dire en termes de verbalisation descriptive : peut toujours faire l'objet d'une expansion descriptive, comme c'est le cas lors du changement d'échelle avec une carte géographique. Chaque parcelle de territoire, chaque propriété pouvant en être retenue, peut faire l'objet d'une représentation ou non suivant que l'échelle est plus ou moins grande. Il n'existe pas une description d'un objet, mais autant de descriptions possibles qu'il y a de points de vue et de l'échelle, de la granularité, que l'on choisit d'investir. En contre partie, l'écoute du non-dit, de l'implicite, du déployable, repose sur l'identification de ce qui manque pour être intelligible.

Mais de plus, c'est le lieu de montrer que ce qui est en cause n'est pas seulement de se rappeler le passé, mais de le questionner à la mesure de ce que l'on recherche comme information. La maîtrise des catégories descriptives est aussi importante dans la réussite de l'introspection que le fait d'avoir une mémoire en bon état. Le fait de maîtriser des catégories génériques de description de vécu, va permettre sur la même base mnémotecnique, d'aller beaucoup plus loin dans la description, pour la seule raison que l'information est recherchée, sinon elle ne serait pas "oubliée", non sue, mais simplement non traitée. Il ne s'agit pas de décrire une mémoire extraordinairement précise et complète, mais de prendre en compte une capacité d'aller chercher des informations implicites et/ou pré réfléchies.

À suivre ...

Andreas, C. and T. Andreas (1991). "Perceptual position." Anchor point 5(2): 1-6.

Dilts, R., J. Grinder, et al. (1980). Neuro-Linguistic Programming : The study of the structure of subjective experience. Capicola, Meta Publication.

Legault, M. (2009). "Les symbolisations non verbales en recherche qualitative. Une méthodologie de l'indicible." Expliciter(80): 34-41.

Schutz, A. (1967,1932). The phenomenology of the social world. Evanston, Northwestern University Press.

Thomas-Fogiel, I. (2008). Le concept et le lieu figures de la relation entre art et philosophie. Paris, les Éd. du Cerf.

Vermersch, P. (1994, 2010). L'entretien d'explicitation. Paris, ESF.

Vermersch, P. (2005). "Eléments pour une méthode de "dessin de vécu" en psycho phénoménologie." Expliciter(62): 47-57.

Vermersch, P. and D. Arbeu (1995). Diagnostic et remédiation d'une difficulté d'apprentissage mémoriel chez une pianiste amateurs de haut niveau : étude de cas. Paris, LCP.

Vermersch, P. and D. Arbeu (1997). "La mémorisation des oeuvres musicales chez les pianistes." Médecine des Arts(2).